

La formation d'une élite par le cercle d'études [suite]

Autor(en): **Dévaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise
d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le D^r Julien Favre**, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à **M. J. Crausaz**, 4, rue Grimoux, à Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE : *La formation d'une élite par le cercle d'études (suite)*. — *Nos méthodes et nos moyens d'enseignement (suite)*. — *Rapport sur la marche de la Société de secours mutuels (suite)*. — *Programme scolaire du IV^{me} arrondissement B*. — *Mai (vers)*. — *Echos de la presse*. — *Bibliographies*. — *Chronique scolaire*. — *Acquisitions récentes du Musée pédagogique*

La formation d'une élite par le cercle d'études

Les ouvriers de l'œuvre.

Qu'est-ce qu'un cercle d'études ? C'est tout simplement la réunion de quelques jeunes gens qui s'assemblent régulièrement et, présidés par l'un d'eux, causent d'une question qui donne lieu à une discussion cordiale et fraternelle.

D'où viennent ces jeunes hommes ? Ils viennent des environs, du village, d'un quartier d'une ville. Ils se connaissent. Ils rencontrent, dans un même milieu, les mêmes obstacles et les mêmes objections. Dans les villes plus considérables, les jeunes gens d'une même profession se retrouvent parfois

dans un cercle d'études à leur usage propre ; l'intérêt professionnel resserre les liens de l'affection fraternelle, de la commune conception de la vie et de l'action.

Mais un trait doit caractériser tous les membres d'un cercle d'études : ce sont, ce doivent être, des « meneurs » ; de par leur tempérament ou de par leur éducation, ils appartiennent à cette élite agissante qui travaille et contamine la masse, la foule. Car ils ne sont qu'un petit nombre ceux qui conçoivent la vie sous sa forme la plus profondément sérieuse, l'arrangent et la vivent en conséquence, ceux qui veulent échapper à la routine moutonnaire, ceux qui tentent non seulement de vivre pour eux-mêmes de vie chrétienne, mais d'entraîner avec eux leur entourage. Le niveau d'une société, on en fait la remarque souvent, dépend du nombre et de la valeur des hommes d'élite qui la compénètrent.

Nous ne choisirons pas à l'étourdie les bavards et les vaniteux toujours prêts à discourir, à imposer, à proposer tout au moins, leurs opinions, dont la loquacité ne recouvre qu'une légèreté lamentable, sinon une incurable bêtise. Mais ceux qui parlent bien, ceux que les autres écoutent fatalement, ceux dont on veut connaître l'opinion avant d'agir en quoi que ce soit, et qui font l'opinion, ceux qui sont naturellement représentatifs de tous les autres, ceux-là qui unissent l'intelligence à l'entrain et la claire parole à la décision nette, nous les amènerons à faire partie de notre cercle d'études. Nous leur ferons prendre conscience des talents dont la nature et Dieu les ont pourvus et de la responsabilité qu'ils encourent, s'ils en font un usage pervertisseur.

En feront partie aussi ceux qui, moins attirants, ne se mettent pas en vedette, mais dont le jugement sain et la parfaite loyauté assurent l'influence, une influence qui ne le cède en rien à celle qu'exercent les premiers.

Nous admettrons encore des adolescents d'apparences plus modestes. Ils sont timides. Ils demeurent volontiers silencieux dans les discussions. La moindre interpellation les interloque, les fait successivement rougir et pâlir. Leurs camarades les « bloquent » et ils ne savent pas répondre. Mais ils ne se laissent pas troubler. Ils ne se préoccupent de fait que des prescriptions de leur conscience et de leur foi ; ils suivent intrépidement une ligne de conduite toute simple et toute droite ; et leur exemple leur tient lieu d'éloquence. Leur action têtue, pour être muette, ne laisse pas de toucher davantage, à la longue, que les arguments de camarades plus en verve. Eux aussi, et combien efficacement parfois, sont des « meneurs », sans qu'ils s'en doutent. Au reste,

plus d'un qui s'intimide et se tait dans un groupe, même amical, se retrouve en tête-à-tête et s'y révèle entreprenant et souple manieur d'âmes.

Les types de « meneurs » sont donc divers ; ils doivent être divers pour que l'influence du cercle soit étendue et variée. Mais la commune conception de la vie chrétienne, les communs et fraternels intérêts d'apostolat qui en unissent les membres introduiront dans l'action du dehors et les causeries du dedans une fondamentale unité.

Le facteur essentiel de cette nécessaire et féconde unité, c'est le conseiller, le directeur du cercle. La causerie est généralement présidée, ai-je dit, par l'un des jeunes hommes que ses camarades ont élu à ce poste. Celui qui parle sur telle ou telle question, c'est l'un des leurs encore, chacun à son tour. Il est bon qu'il en soit ainsi. Le jeune président ne préside pas toujours excellemment et le jeune conférencier n'est point toujours expert dans l'art de dire. Mais nous ne sommes pas en classe et les adolescents ne sont plus des écoliers. Il ne s'agit point pour eux de passer un examen sur quelque matière d'économie politique ou de religion. Il est nécessaire qu'ils apprennent à chercher, à travailler par eux-mêmes et à exposer eux-mêmes ce qu'ils ont trouvé ; il faut provoquer et soutenir leur initiative et leur effort personnel. Le cercle, et son organisation, et ses causeries, doit être l'œuvre des jeunes gens ; ils ne s'y intéresseront que pour autant qu'ils prendront à sa bonne marche une part effective et qu'il deviendra « leur chose ». Le conseiller, le directeur devra rester dans le rôle que lui assigne son nom : il guide, il conseille.

Sans doute, il devra, dans les commencements, mettre lui-même la main à la pâte, faire des conférences, organiser les discussions. Mais son objectif visera à se rendre inutile, à se retirer sans disparaître, à mesure que les esprits deviendront plus virils. Finalement, il s'appliquera à les « orienter plutôt qu'à les commander ; ne pas faire soi-même tout le travail, mais arrêter de concert avec eux le programme des études, leur apprendre à préparer les conférences au lieu de ne leur en fournir que de toutes faites, laisser la discussion aller son train et n'intervenir que lorsque cela est nécessaire, c'est-à-dire pour rectifier une erreur inaperçue, donner un conseil, résumer les débats... »

Quoi qu'il en soit, si préoccupé de faire agir ses disciples par eux-mêmes, si effacé qu'il veuille demeurer, le conseiller reste l'essentiel personnage du cercle. C'est un laïc quelquefois ; c'est un prêtre souvent et c'est aux prêtres surtout que

M. l'abbé Beaupin adresse spécialement son livre, il ne le dit pas, mais on sent à chaque ligne percer son âme de missionnaire qui conjure ses confrères de s'adonner à un apostolat dont il a expérimenté la féconde efficacité; ce sont aussi, fréquemment, des prêtres et des laïcs qui collaborent fraternellement.

Certes, la foi catholique intervient dans nombre de discussions, sinon dans toutes, et ceux qui ont reçu mission de parler au nom de l'Eglise « doivent exercer sur tout ce qui se passe au cercle une surveillance vigilante afin de prémunir les esprits contre l'erreur, les volontés contre le mal ». Mais, sauf cette réserve, il est bon que l'on y rencontre des initiateurs à la vie sociale provenant de milieux divers. Les ouvriers, les employés, ceux qui sont aux prises avec les difficultés de la vie, apporteront le concours de leur expérience pratique, de leur parler mieux adapté, moins abstrait, de leur sens des réalités. L'étudiant, l'homme cultivé fera participer les travailleurs manuels à ses idées, aux fruits de ses études; il éclairera les intelligences et leur fera discerner dans les opinions et les doctrines courantes la vérité et l'erreur. Dans cette amicale collaboration, bien des préjugés, bien des points de vue faux disparaîtront.

C'est à ces initiateurs qu'est destiné le livre de M. l'abbé Beaupin. A leur recrutement, à leur formation, aux qualités intellectuelles et morales qu'ils doivent posséder, est consacré un long chapitre, non le moins important, ni le moins bourré de faits, de sages avis et d'observations manifestement prises sur le vif. Les enseignements suggestifs de ceux qui n'ont pas réussi préserveront ceux qui commencent de tâtonnements, d'erreurs, d'insuccès décourageants. Car ce livre n'est pas un livre de théorie; il a été écrit en pleine pratique; il est et ne veut être que le résultat d'une expérience de quinze ans et plus. Une théorie de l'éducation sociale peut s'en dégager, certes, et les lignes maîtresses en sont nettement indiquées. Mais la portée des remarques de M. Beaupin déborde la théorie comme la déborde la vie elle-même. Nous n'osons en résumer les judicieux et profitables conseils; nous trahirions leur auteur; aussi bien ceux-là qui les veulent connaître et s'en nourrir devront les lire dans l'ouvrage lui-même.

Car il faut bien se persuader qu'une œuvre de ce genre ne s'improvise pas. Plus d'un vicaire, au lendemain d'un Congrès, les oreilles bourdonnantes encore des phrases enflammées de quelque orateur « emballant », a fondé dare-dare son cercle d'études. Que connaît-il des jeunes gens?

Leurs frasques peut-être ! Mais leurs pensées, leurs sentiments, leurs difficultés, les besoins de leur esprit et de leur cœur ? Et que sait-il de la science sociale et des problèmes de l'heure présente ? Croit-il pouvoir se tirer d'affaire en récitant à ses bénévoles auditeurs, qui s'en fatigueront bien vite, quelque leçon apprise en toute hâte dans un manuel de troisième ou de quatrième ordre ? Il bavarde ; ses explications sont imprécises et nombre d'exposés manifestement inexacts.

Quant aux jeunes qu'on a réunis à brûle-pourpoint, ils ne ressentent nullement l'impérieuse nécessité de s'assembler, de se livrer à ces études, à ces discussions qui leur paraissent être des sports d'un autre genre, infiniment plus ennuyeux et lassants que les vrais. Ils acceptent les propositions du vicaire, par déférence, par docilité, parce que, décemment, ils ne peuvent dire : non. Ils viennent sans convictions et partent sans réconfort, sans entrain, dégoûtés. Le cercle meurt bientôt de l'indifférence générale ou languit d'une langueur pire que la mort. Et les œuvres de jeunesse compteront, sans doute, à bref délai, un détracteur de plus qui s'écriera : « Les cercles d'études, ça ne prend pas ; ça ne donne rien ! Les jeunes gens s'en f... ! Il n'y a rien à faire. »

Le cercle d'études, en vérité, ne pousse pas dans les salles d'œuvres comme des champignons dans la terre des maraîchers. Il faut amener lentement les adolescents à en comprendre le but et l'importance, à le désirer, à se pénétrer par avance de l'esprit qui doit l'animer, à le vouloir. Il doit correspondre à un besoin, sinon c'est un organe sans fonction, fatalement destiné à disparaître.

Il ne suffit pas au directeur du cercle de se préparer lui-même et de préparer les autres. Il faut encore, une fois prêt, qu'il se donne à ses disciples, qu'il leur donne plus que son temps, plus que son intelligence, — son cœur. « Car cette œuvre d'éducation réclame plus que le don superficiel du temps et de la science, plus qu'un dévouement qui s'applique au cercle dans son ensemble. Il faut devenir l'ami de cet adolescent faible et inexpérimenté, à la conversation décousue, aux idées encore grossières, aux sentiments à peine conscients, à l'âme volage et légère, être l'aîné qui guide et conseille et donne d'ordinaire mille fois plus qu'il ne reçoit. »

Les heures profitables ne sont pas toujours celles où l'on discute et confère. Ce sont les instants qui suivent, qui sont souvent les plus féconds, ceux où l'on cause librement, où l'on se livre, où règne le cœur à cœur joyeux ou ému. On y gagne les sympathies non plus par la force du raisonne-

ment, par l'acuité de l'intelligence, mais par la rayonnante expansion de toute son âme, de toute sa personnalité. On guide les jeunes esprits dans le choix des lectures, on donne des conseils sur la manière de lire et de réfléchir, on entend des confidences, que sais-je ? on prend contact avec son monde, ce contact direct et personnel que récemment encore M. le Dr Beck considérait avec raison comme la condition *sine qua non* de tout apostolat, partout, mais surtout dans les œuvres de jeunesse.

Or, la confiance ne s'impose pas, elle s'inspire. Mais à qui l'aura inspirée, les jeunes gens viendront se confier ; ils déverseront leurs âmes gonflées de ces « amertumes étranges », de ces découragements inexplicables que ressentent les meilleurs. Dans ce commerce familial et discret, qui peut mieux exceller que le prêtre ? Mais alors qu'il ne reste pas enveloppé d'une gravité distante et froide, qu'il ne prenne ni le ton impérieux, ni l'exaspérante semonce grondeuse, qu'il se fasse, comme le Maître, tout à tous, jeune avec les jeunes ici, qu'il descende au niveau des intelligences et surtout qu'il sache s'approcher des cœurs et découvrir le mot magique qui les fait s'ouvrir, — et tous le trouvent qui aiment eux-mêmes. « Le sacerdoce d'un prêtre doit former autour de son front comme une auréole qui, loin de le rendre inaccessible, le fera simple et bon avec tous. Il sera d'autant mieux écouté et d'autant plus estimé qu'il apparaîtra plus prêtre. Qu'il donne par sa vie l'exemple du dévouement et du sacrifice ; qu'il soit le premier par l'exactitude et la rectitude de son jugement ; qu'il soit juste pour tous ; qu'il se livre à tous également ; et il ne sera pas nécessaire qu'il transforme en phrase de sermon chacune de ses paroles. Sa conduite sera la meilleure et la plus éloquente des prédications. »

De ces conseils et de tous les autres que M. Beaupin éparpille le long de son livre si pratique et si plein, tous les éducateurs peuvent profiter. Au reste, la classe n'est-elle pas un cercle d'études aussi ?

(A suivre.)

E. DÉVAUD.



PENSÉE

On ne lit pas assez de poésies dans les écoles et cependant la poésie est due à l'enfant ; il en a besoin, il est fait pour la comprendre et la sentir. Elle rend son oreille plus délicate et son esprit plus souple, elle affine sa sensibilité.

(Michel BREAL.)



NOS MÉTHODES ET NOS MOYENS D'ENSEIGNEMENT ¹

(Suite.)

Hauterive, conférence du dimanche 26 février 1911.

L'instruction religieuse y fait l'objet d'un enseignement spécial confié au rév. Curé ou au pasteur, et auquel *nul ne peut être* contraint contre le gré de ses parents. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en instruction civique pour comprendre que l'art. 27 de la Constitution fédérale ne permet pas une autre interprétation. L'on voit, en outre, par là, que ceux qui réclament encore la Bible comme unique livre de lecture du degré moyen ne doutent vraiment de rien ! Nous reviendrons d'ailleurs longuement sur ce point lorsque nous aurons à vous rappeler les dispositions de la circulaire du 23 avril 1892 relative au livre de lecture et à l'enseignement du catéchisme et de la Bible dans les Ecoles primaires publiques.

Sous l'empire des constatations que nous venons de faire, les hommes d'école et les pédagogues de l'époque ont dû se poser et se sont effectivement posé la question de savoir si le manuel de grammaire devait (vu les déplorables résultats constatés) rester le centre des exercices d'enseignement de la langue et distinct du livre de lecture lui-même ?

M. le professeur Horner a eu le premier le mérite de résoudre cette question négativement en s'inspirant du principe élémentaire de méthodologie qui veut que toute grammaire s'apprenne par la langue et non pas toute langue par sa grammaire.

S'inspirant de cette même idée, que j'aurai l'avantage de vous développer en temps et lieu, le Comité de notre Société d'éducation soumit à l'étude du corps enseignant primaire pour son assemblée générale de Courtion, le 24 juillet 1879, la même question dans la teneur que voici :

Quelles conditions doit remplir un livre de lecture

¹ Deux erreurs typographiques se sont glissées dans le dernier numéro :
1° La citation du compte rendu de l'Etat, page 178, va jusqu'à ces mots : « Ce compte rendu donne lieu à une série de remarques »..., etc.
2° A la même page lisez : « l'unité des méthodes », en place de « l'utilité des méthodes ».